



HAL
open science

Libres pensées

Colette Pétonnet

► **To cite this version:**

Colette Pétonnet. Libres pensées. Ferveurs contemporaines. Textes d'anthropologie urbaine offerts à Jacques Gutwirth réunis par Colette Pétonnet et Yves Delaporte, L'Harmattan, pp.9-21, 1993, Connaissance des hommes. halshs-00004108

HAL Id: halshs-00004108

<https://shs.hal.science/halshs-00004108>

Submitted on 12 Jul 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LIBRES PENSEES

Colette Pétonnet

La complémentarité permet à juste titre de ne pas se préoccuper outre mesure du territoire de l'autre, sans pourtant l'ignorer. Compagnons au long cours, Jacques Gutwirth et moi-même fûmes, pour la défense et l'illustration de l'anthropologie urbaine, soudés et symétriques comme les deux faces du même. Dès lors que choisir d'écrire en hommage à l'autre qu'il ne sache déjà ? Que lui offrir en cet instant de l'épaulement mutuel interrompu où s'opère un retournement sinon quelque chose de soi-même, une tentative d'exploration en affleurement du thème qui fut toujours le sien.

Je me suis souvent interrogée sur mon inappétence en matière religieuse. Certes une absence d'éducation en ce domaine ne m'avait pas préparée à l'étude des textes sacrés. Mais les aléas de l'existence s'étaient rapidement chargés de me faire pénétrer dans les églises pour y assister aux services funèbres et aux bénédictions nuptiales et je n'ignore pas autant que je le prétends les rituels catholiques et ceux de l'église réformée. D'autres religions, par la suite, me sont devenues presque familières, tels l'islam et le judaïsme, car à fréquenter les hommes d'aussi près que l'exige notre discipline, on entre nécessairement en contact avec leurs croyances et l'observation recueille, pêle-mêle, faits religieux et faits sociaux souvent d'ailleurs indissociés. D'où provient dès lors cette inaptitude du fait religieux à éveiller ma curiosité intellectuelle, quand la moindre forme d'organisation ou d'activité humaine déclenche mon intérêt ? J'ai essayé en vain de forcer mon talent. Non seulement la lecture de la Bible et du Coran me demeure hermétique mais le dépouillement systématique d'un rituel prend en défaut mon attention, et ma mémoire, d'habitude si fidèle, m'abandonne dès qu'il s'agit d'un prêche. Je me suis résignée à ce que mes facultés d'analyse soient brusquement, de la sorte, frappées d'incapacité, jusqu'à ce que j'y voie plutôt le signe d'un refus

de mon intellect à examiner toute manifestation purement religieuse, à saisir le dogme.

L'âge venu, l'heure des bilans autorise à jeter sur une trajectoire, et dès son commencement, un regard susceptible d'y détecter les fondements d'une dialectique faite d'aversion pour le religieux et d'attrance pour les ferveurs communautaires, et d'inspecter, au fil du temps, le dynamisme de la réalité vécue dans cette contradiction.

J'avais dix ans en septembre 1939 ; un âge trop jeune pour participer aux luttes adultes et assez mûr pour avoir la conscience claire d'un monde entré en convulsions. En ce même automne j'entrais dans un lycée désorganisé par la guerre, les professeurs s'efforçant de pallier la brutale absence de leurs collègues masculins. Ce que l'expérience imprime en ces jeunes années est une connaissance indélébile établie avec la certitude infligée par les faits. Que savions-nous des différences culturelles, petites filles d'alors, portant des patronymes du terroir, dans cette province peu pénétrée ? Rien, malgré la présence de quelques républicains espagnols. Nous n'avions pas même goûté de légumes méridionaux, inconnus au marché, jamais vu d'autres turbans que ceux des estampes, et nous ignorions l'existence des Juifs dont les rares représentants dans notre ville n'affichaient pas sur l'enseigne de leur magasin leur nom issu d'Europe centrale. Nous commençons nos humanités, traduisant déjà des fragments de César, lisant Mérimée, et parcourant les siècles, de guerres en massacres, ceux de la Saint Barthélémy rappelés chaque jour par la traversée du boulevard Coligny.

Vint l'exode. Je découvris les gens de l'Est lointain, Belges, Mosellans, fuyant l'avance allemande. Chaque soir de nouvelles cohortes de réfugiés remplissaient la ville ouverte, dormaient dans les lits disponibles et à même le sol, puis repartaient vers le Sud. Poitiers est un nœud ferroviaire et routier. Certains s'y arrêtaient un moment, d'autres s'y fixaient, jugeant l'abri suffisant. Au bout d'un temps qui me parut long, la population se stabilisa derrière les vitres bleues de la défense passive. L'armée d'occupation avait pris ses quartiers. Nous habitions alors la petite aile d'une maison bourgeoise que la propriétaire, veuve et désargentée, avait fractionnée en autant de loyers possibles. Le grand vestibule orné de bois de cerfs et la cour plantée d'arbres étaient propices aux jeux que nous partagions avec Ruth et Albert, nouveaux compagnons amenés par la guerre. Ma sœur, qui allait en classe avec Ruth, était amoureuse d'Albert. Elle inventa un jour de jouer au mariage et nous traversâmes la cour en formant cortège, affublés d'oripeaux. Puis, cumulant les rôles de mariée et de bedeau, elle agita une

Notre-Dame-la-Grande, Poitiers

sonnette en nous priant de nous agenouiller, seul rituel d'elle connu pour sanctifier la cérémonie. Albert, troublé, dit simplement que sa religion ne le lui permettait pas. Je compris instantanément, avec cette fulgurance qui n'appartient qu'à l'enfance, le pouvoir destructeur des religions, la capacité de leurs rites à diviser les êtres, à ruiner leurs amours. D'un commun accord nous terminâmes l'après-midi par une banale partie de cache-cache libre d'interdit. Mais cette césure fut importante, car j'y saisis d'emblée et tout à la fois les différences culturelles, leur insignifiance et l'absurdité de toute condamnation, l'inanité de toute domination.

L'étoile jaune fit son apparition. L'injustice était flagrante. La trahison pouvait surgir. La peur s'installa. Les premières déportations commencèrent. Les Goldberg choisirent de fuir. Ils passèrent nuitamment la ligne de démarcation pour atteindre la zone libre non sans nous laisser, de crainte de ses pleurs, le petit enfant qui devait les rejoindre par une autre piste et dont je m'employais à calmer l'angoissant chagrin. Angoisse et expérience de la séparation puis de la perte. De la classe de troisième, un matin d'hiver, Odette Kahn disparut, prise la veille dans un convoi. Auschwitz. La Directrice du lycée vint nous en avertir solennellement et, devant la classe debout rendit hommage à notre condisciple, seul acte de civisme qu'elle pût se permettre. La guerre nous enlevait irrémédiablement une partie de nous-mêmes, ces nouveaux venus que nous avons adoptés. Comme l'inaction était frustrante et combien semblaient vaines la scansion des vers d'Ovide et l'étude de l'amour courtois que nous imposait le programme inchangé. Nous vivions confinés par le couvre-feu, repliés dans l'attente d'un terme, avec la rivière, l'été, pour toute distraction, à l'âge des élans et des découvertes, à l'âge de l'éclosion.

C'est, je pense, l'expérience vécue de l'aberration idéologique, en ce temps désarmé de la prime jeunesse, qui a brisé chez moi toute curiosité à l'endroit des doctrines, mais également déterminé l'exigence aiguë du respect des convictions. Seule, en d'autres circonstances, la tradition radicale héritée de la branche paternelle n'aurait pas eu ce pouvoir. On peut même supposer qu'elle eût un effet inverse, laissant intact un intérêt intellectuel distancié au prix d'une indifférence affective pour les émotions partagées. Or l'indifférence m'est étrangère, et si l'enquête ethnologique nécessite une proximité, je n'ai pas toujours eu cet alibi pour m'immiscer en des lieux ou des groupes où je n'ai pas de raison d'être, et où les autres, apparemment, tolèrent ma présence sans difficulté. Les êtres différents m'attirent quelle que soit leur religion, si ce n'est même, à la réflexion, en raison de leur religion, c'est-à-dire la manière dont ils vivent leurs croyances au sein de leur culture.

Le premier contact avec les Juifs fut renouvelé beaucoup plus tard. Je découvris d'abord les Protestants. L'adolescence me poussait à rechercher des liens avec ma classe d'âge, des activités au sein d'un groupe de jeunesse, une

adhésion quelque part. Le gouvernement de Vichy ayant interdit tout rassemblement non confessionnel, je demandai à entrer chez les Eclaireurs Unionistes. Ils m'accueillirent sans jamais faire pression pour m'inclure dans des activités autres que de loisirs et je me souciai fort peu du temple. Mais le camp d'été me révéla la prégnance religieuse dans la vie du groupe : prière du matin, bénédiction des repas, prière du soir, culte le dimanche. L'idée de m'abstenir ne m'effleura même pas. Je peux encore aujourd'hui chanter des bribes de cantiques. Rester au camp le dimanche matin, c'eût été assumer, seule, la différence. Tout partager, c'était au contraire se donner un moment l'illusion de faire partie des autres. Je remplis donc, comme eux, les devoirs religieux. A cette époque j'avais une certaine horreur des églises. Romanes ou gothiques, il m'importait peu qu'elle fussent des monuments vénérables. Leur odeur de cave mêlée d'encens, les ex-voto qui ornaient les cryptes des plâtres d'estropiés guéris, l'eau croupie des bénitiers, ne m'inspiraient que du dégoût, et je ne reconnaissais guère aux cloches d'autre mission que de sonner le tocsin ou le glas. J'aimai la sobriété du temple, sa lumière et ses bancs de bois, les numéros des psaumes affichés sur le pilier, la toge du pasteur, les chants des fidèles à l'unisson. Mais de la doctrine je n'ai rien retenu qui soit exprimable bien que je sache rapidement, quand j'entre dans une église protestante, notamment en pays anglo-saxon où les variantes sont nombreuses, si elle se situe près ou loin de la mouvance baptiste. Seule émerge de mon souvenir une certaine atmosphère, comme une vibration. Il n'y a pas de religion sans émotion.

Ce passage chez les Unionistes – que je quittai à la Libération – m'a permis de comprendre de l'intérieur ce que signifie une communauté spirituelle. J'y ai fait également l'apprentissage de la non-appartenance. Elle serait mon lot toute mon existence, quelle que soit l'empathie éprouvée. Je ne le savais pas encore très clairement. J'en fis une seconde fois l'expérience en Israël dans les années soixante avant de me rendre à l'évidence. C'était en kibboutz. Nous nous reposions sur le « déché » en devisant autour d'un bol de thé après une journée de travail quand l'un des *kibboutznikim* demanda : « Qui n'est pas juif ici ? ». C'était une question de simple information. Je faisais partie d'un groupe arrivé de Paris et il n'était pas rare que des Européens non-juifs, passionnés par l'organisation communautaire, participent l'été aux travaux agricoles. Mais je fus la seule à lever la main et de nouveau m'assaillit un sentiment d'étrangeté. Pourtant nous n'étions pas à Jérusalem chez les Hassidim pâles. Les hôtes étaient peu pratiquants, accueillants et de langue française. Avais-je pour autant droit à une place chez eux ? Comme pour faire oublier ma différence, dans un confus besoin de réparation, je me portai volontaire aux travaux les plus ingrats, réservés aux *kibboutznikim*.

Pour ceux qui m'apportent l'ouverture, l'oxygène d'autres mœurs et coutumes, je serai toujours le goy, le gadgé, l'incroyant, l'infidèle, la N'srania, comme disent les Marocains. La Nazaréenne ! Cette appellation me fit d'abord sourire. Peut-on être moins nazaréen que moi ? Mais à la réflexion ce n'est pas un si mauvais mot pour désigner les Français : la vision du mendiant aveugle, longues mains sèches et barbe grise, qui me reçoit comme un seigneur dans sa djellabah blanche du vendredi, m'évoque aussitôt une sagesse millénaire, biblique. Celle des derniers Juifs restés au Yémen, qui taillent les fourrures entre leurs jambes tendues, dos arqués, visages émaciés et barbes longues, pendant que des enfants psalmodient dans un coin, abolit deux mille ans et me renvoie de nouveau à la Bible, à des images non volontairement transmises mais partout présentes et inconsciemment absorbées. Etre issu d'un pays chrétien vous laisse pour toujours nazaréen.

J'ai infiniment aimé vivre en terre d'islam, au Maroc plus précisément qui ne ressemble en rien à l'Arabie. J'y ai assouvi en toute liberté le désir d'une intimité – qui fut plus étroite et plus longue que nulle part ailleurs – avec un monde dont j'ignorais tout avant mon arrivée. La découverte se faisait en d'autres circonstances. Pour des raisons tantôt politiques et sociales, tantôt purement religieuses, le côtoiement multiple avec les musulmans ne m'apporta que paix et sérénité. Pourtant l'époque était troublée. Des soubresauts signalaient chaque jour la fin prochaine du Protectorat. Mais le problème de l'appartenance ne se posait pas pour les résidents français. Le régime colonial, qui durait encore, légitimait et ma présence et ma différence. Il me permettait en outre de me démarquer de ceux qui, parmi mes compatriotes, manifestaient une certaine condescendance à l'égard des Marocains. Aussi bien en médina que dans les quartiers arabo-judéo-hispaniques où j'ai habité à Casablanca, ni plus tard à Rabat, je n'ai jamais douté de ma raison d'être là. Je vivais dans un pays qui n'était pas le mien, mais assurément un pays d'adoption dont j'affectionnais l'ambiance particulière.

L'islam imprègne si communément et si parfaitement la vie sociale que l'on finit par ne plus percevoir, autrement qu'une respiration, sa présence discrète, partout sensible, constamment rappelée dans le langage, mais légère à l'étranger. C'est ainsi du moins que j'en garde le souvenir resté si vif qu'au mépris du temps passé je l'écris au présent. Sans clergé, sans manifestations spectaculaires ni services somptueux, sans presque de fêtes sinon célébrées à la maison d'un mouton rituellement sacrifié dans la cour, l'islam crée un climat dans lequel tout le monde baigne. Il suffit que votre bureau soit situé non loin d'un minaret pour que l'appel du muezzin rythme votre journée de travail à l'instar de celle des autres. Et comment se sentir exclu d'une société pour qui l'hospitalité est un précepte sacré ? Un homme baisant la terre, ombre sur la

montagne au soleil couchant, incite au respect. Les citadins se rendent à la mosquée cinq fois par jour (sept pour les plus pieux) après avoir fermé pour un instant la boutique. Les hommes des champs prient là où l'heure les surprend. Les femmes font de même à la maison. De ce quotidien seules émergent les nuits de ramadan, animées pendant tout le mois lunaire, dans les rues en fête, des joies collectives du jeûne interrompu, de l'abondance du miel et des délices permises. Dans ce qui reste de nostalgie chez les Français rentrés du Maroc depuis trente ans il y a le sentiment incommunicable d'avoir participé d'une autre culture et par là même d'une autre religion.

Il m'était échu la direction d'une petite école, dite « d'éducation de base », dans le grand bidonville de Sidi Othman à Casablanca : 75 000 habitants dont beaucoup d'origine paysanne ; un grand quartier de rues boueuses et de maisons de planches au toit de carton goudronné avec un large espace nu dévolu à la défécation publique. Sur le terrain qui entourait les baraquements où quelques jeunes Marocaines et moi-même dispensions l'instruction réglementaire, je m'empressai de faire planter quantité d'arbres afin que les oiseaux viennent à bout des mouches. La modestie de notre situation dans la fonction publique tranchait néanmoins sur la pauvreté de l'environnement et notre isolement journalier loin du centre-ville resserrait nos liens. J'appris immédiatement la résignation devant les maux et la simplicité consentie du rapport à la mort qui fauchait les petits enfants dès les premières pluies d'hiver. Mais la vie était gaie. Nous faisons des fêtes dans notre *oasis* où les femmes apportaient le thé et les tapis. Nous allions souvent à domicile combattre l'absentéisme et restions déjeuner. En chemin j'apprenais les mots codifiés de politesse et de bénédiction que j'allais devoir prononcer pour la nourriture offerte, l'enfant qui vient de naître, ou l'aïeul malade. Au printemps vint le mois de ramadan. Manger en présence de mes collègues me semblait indélicat mais surtout m'excluait de la vie commune jusqu'alors partagée pendant la journée. Je décidai donc de jeûner en leur compagnie. Mais cette abstinence fut entendue stricto sensu. Il n'y avait pas de compromission possible. Je devais, sous peine de tomber malade, rompre rituellement le jeûne d'un verre de café au lait dès le coup de canon du crépuscule, me nourrir des mets traditionnellement prévus pour cette période et me relever la nuit pour absorber la collation d'avant l'aube. L'hospitalité allait évidemment de pair avec ces exigences. Pendant quatre années consécutives je vécus intégralement le mois de ramadan dans une stricte observance et un joyeux nomadisme. Pour autant je restais la N'srania sans la moindre ambiguïté. L'hospitalité musulmane donne la paix de l'âme. Dans les fêtes et les mariages, au sein de la parentèle, avec les femmes qui dansent en l'absence des hommes, ou les accompagnant en pèlerinage sur le tombeau d'un marabout, je n'ai jamais eu le sentiment d'être de trop.

Comme les mots, les gestes sont empreints de signification socio-religieuse. Au bain maure j'ai appris le raffinement du baiser à l'épaule que l'on donne à la masseuse parce qu'elle n'est pas votre esclave, et la science du récurage qui est en même temps une purification.

Nous fréquentions un bain juif, réputé meilleur, de même que l'on n'achetait de merguez que chez un boucher juif, plus rigoureux, peut-être, dans sa préparation. Mes amies étaient de ferventes musulmanes, mais plutôt qu'en médina où s'exerçait la surveillance implacable des voisins, elles préféraient habiter, sans toujours y parvenir, un quartier judéo-arabe qui leur octroyait une certaine garantie de sécurité et de liberté. Les contacts étaient multiples entre gens des deux communautés. Je n'eus pas le loisir ou l'opportunité de fréquenter assidûment le Mellah et je n'approchai pas les Juifs autant que les musulmans. Ils sont restés pourtant si familiers dans mon souvenir que je les reconnais aisément à Paris et que, si rencontre il y a, elle n'est jamais exempte d'une certaine connivence. Un jour que je m'attardais, sur le seuil d'une synagogue de mon quartier, à lier connaissance avec un Oranais qui se qualifiait de « sacristain », un jeune homme se présenta : il arrivait directement de San Diego, Californie, s'exprimait en espagnol et cherchait une adresse qu'il obtint aussitôt. Je compris alors toute la signification du mot diaspora. Au Maroc, le judaïsme, comme l'islam, était perméable et, bien que les communautés fussent distinctes, voire opposées, une sorte d'osmose faisait que tout le monde savait, quand les boutiques juives restaient fermées, de quelle fête il s'agissait. Sukkoth, qui hérissait les terrasses de cabanes de roseaux et de palmes, transformait gaîment la ville. Aucun signe désormais, dans mon environnement parisien ne vient rappeler à ma mémoire défaillante la connaissance des temps fixés. Cependant des signes existent, on peut les rencontrer. J'ai un jour, par hasard, il n'y a pas longtemps, en traversant le Marais, retrouvé la joie de jadis. La rue des Rosiers regorgeait d'éventaires couverts de palmes et de cédrats emmaillotés : « Sukkoth ! ». Je n'eus de cesse d'aller bavarder avec quelques vendeurs dont l'un venait d'Israël. Toujours cette attirance vers – ou une nostalgie pour – un enveloppement de la part d'une communauté dont je ne partage ni les convictions ni les pratiques.

Evidemment les informations ne manquent pas qui permettraient de se rendre à point nommé à l'endroit où le religieux se manifeste. Mais il s'agit là, précisément, d'une stratégie d'enquête qui, hors de cet objectif, prend l'air d'un faux-semblant. A Paris où les coexistences se font plus discrètes, où seules les chaussures entassées dans l'entrée d'un immeuble signalent une mosquée, il faut le hasard, une circonstance, pour pénétrer dans une

communauté spirituelle. C'est ainsi qu'ayant eu à faire à L'O.P.E.J.¹ au moment de la Pâque, j'ai été invitée à prendre place dans une longue table d'adultes et d'enfants inconnus. J'ai écouté tout au long du repas l'histoire de la fuite en Egypte, mangé l'herbe amère, bu une gorgée de vin à la coupe commune. Il y a un grand confort à ne pas avoir à forcer une porte si peu que ce soit, une sérénité de l'être. Et, curieusement, c'est lorsque l'écart est grand entre des convictions religieuses collectivement affirmées et ma propre vacuité que j'ai le sentiment de trouver une place parmi les autres ; une place ou un rôle : la place du maillon intermédiaire, et souvent manquant, qui évite les ruptures, un rôle de compréhension et de transmission qui n'est autre que celui de l'ethnologue.

Ce confort mental, dont je jouissais au Maroc, cessa brusquement à mon retour en France. L'incompréhension générale régnait. Dans les H.L.M. mal insonorisées d'alors, mettre le F. 4 en chantier pour y pourchasser la moindre miette de pain levé équivalait à une nuisance de voisinage. Faire sécher la peau de mouton de l'Aïd sur la fenêtre contrevenait au règlement. Offrir l'hospitalité à une nombreuse parenté était interdit. Ne fréquenter ni une église, ni un syndicat, ni une quelconque association était taxé d'asocialité. Il va sans dire que l'isolement en banlieue était chose courante et il résultait de ces conditions un certain désarroi auquel ne m'avait pas accoutumée mes expériences précédentes dans les quartiers populaires. Telle femme juive s'épuisait à aller de Créteil s'approvisionner à Saint-Paul et épuisait son budget à revenir en taxi afin « d'élever ses enfants hors du péché », sinon dans la religion impossible à transmettre à soi seul. Tel père musulman se repliait dans un mutisme impuissant par honte d'une progéniture impie. Les enfants rejetaient en bloc les valeurs parentales. On pouvait observer l'hiver, à la nuit tombée, une visite furtive dans une église déserte. Seule la mort avait le pouvoir d'imposer le respect des divers rituels. Je découvris des souffrances bien plus subtiles que les misères physiques et matérielles rencontrées auparavant. C'est alors que j'entrepris des études d'ethnologie à la fois pour soulager mon inconfort par un apport de connaissances autorisées et acquérir le moyen et le droit d'expliquer la légitimité des variations culturelles.

Par la suite il m'est arrivé d'observer d'autres actes religieux. Je n'oublierai jamais la grandeur du spectacle dans la cathédrale Alexandre Newski, à Sofia, la bénédiction des moutons dans la foule, l'accord et la sonorité des voix slaves ; ni le pèlerinage – officiellement supprimé – dans un monastère reclus, les marmites de haricots bouillant sur des feux de bois et les centaines de corps allongés, à demeure pour la cérémonie du lendemain. Est-ce ce souvenir que je cherche à retrouver quand je me rends parfois aux

¹. Oeuvre de Protection des Enfants Juifs.

complices de l'église russe, sans rien entendre au ballet des prêtres, avec l'alibi de vérifier que la troisième génération qui compose la chorale chante à l'égal de ses aînées ? Je n'oublierai jamais non plus la puissance émotionnelle dégagée par les voix humaines dans les églises états-uniènes. Aux lamentations porto-ricaines : « *Dios ! Dios !* » je préfère l'ardent « *Yes Sir !* » des Américains noirs. A chacun de mes séjours j'assiste au moins à l'un de leurs offices. Si cette attraction n'était due qu'au tempo particulier des gospels je choiserais d'écouter des chœurs renommés. Or il n'en est rien et la perfection d'un concert ne me laisse pas la même impression tenace.

Il n'est pas du reste besoin d'aller loin pour découvrir tous les rituels, grec ou syrien, toutes les enclaves que Paris recèle, des Ecossais aux Vietnamiens. Dans l'intérêt de la connaissance il aurait été souhaitable qu'une équipe s'investisse dans l'étude comparée des groupes religieux de la capitale. Que je n'aie pas réussi à impulser cette entreprise n'a rien d'étonnant. Dans tout sanctuaire, passé le premier plaisir de la découverte, je suis envahie d'un immense découragement. Ni la théologie ni la mythologie ni la liturgie ne me sont intelligibles. La barrière infranchissable de l'apparente incohérence m'empêche de chercher, structure ou mécanisme, le sens. A quoi bon dès lors pénétrer dans quelque église, temple, ou synagogue ? Et pourquoi garder de ces incursions un souvenir vivace ? Est-ce par regret de s'être interdit, chercheur, un domaine aussi universel ?

J'ai trouvé la réponse l'hiver dernier lors de l'enterrement villageois d'une vieille parente : dans la petite église romane, dépouillée et glacée, qui ne s'ouvre plus guère que pour les funérailles, et que ne réchauffent plus les cierges, dans le froid qui monte des dalles et s'exsude des murs verdis d'humidité, ma pensée transie a erré des semelles crêpe du prêtre qui expédie le service aussi vite que la décence le permet, au grêle harmonium qui soutient à contretemps les voix de fausset d'une assistance peu convaincue. Que sont les paroisses, et les paroissiens, devenus ? Ce que je cherche, ou plutôt ce que je trouve sans avoir conscience de le chercher, dans les lieux de culte ou les actes religieux les moins familiers, c'est le vibrant hommage à la divinité, la ferveur, l'adhésion profonde, manifeste et manifestée à l'unisson, autrement dit la force mystique dont les chercheurs du siècle dernier s'efforçaient de définir le principe commun. A l'évidence je me place dans le registre du ressentir. Mais en même temps ressentir la force mystique déclenche un signal d'alarme qui me renvoie immédiatement du côté de la répulsion que j'éprouve à l'endroit des religions. La dévotion est dangereuse. Les piétés exacerbées peuvent à tout moment entraîner le sectarisme et l'intolérance, rendre les hommes vulnérables jusqu'à la folie, ouvrir la voie aux guerres. Tous les fanatismes, intégrismes, extrémismes et autres zèles aveugles, réveillant sans doute des peurs anciennes, tiennent éloigné du religieux mon intérêt pour la

pensée humaine. Et je reste, sans équivoque, réfractaire à toute approche. Il ne saurait en être autrement. Bien que je ne sois pas en mesure d'affirmer que toute religion se réalise dans une mystique, toute mystique en revanche, à mes yeux comme à ceux de Gide, « présuppose et exige l'abdication de la raison ».

En d'autres termes, et bien que, selon les auteurs, ce soit le propre du sacré que d'être attirant et repoussant à la fois, je n'ai avec les religions d'autre rapport qu'affectif. Un rapport affectif non maîtrisé étant le plus mauvais niveau d'analyse où un chercheur puisse se situer et étant donnée la complexité des structures religieuses, qu'il s'agisse des religions archaïques, païennes ou révélées, c'est finalement à bon droit que je n'ai pas osé (ou que j'ai répugné à) m'affronter à ces systèmes de pensée qui visent l'explication du monde, ni même essayé de les aborder par un autre biais. Il est peut-être dommage que je n'aie pas pu, ou su, me placer à quelque « observatoire de synthèse », à la croisée du mythe, de l'art, du fantasme et du rêve. Il est désormais trop tard pour entreprendre de dresser des répertoires et de combler les lacunes des lectures inachevées dans l'immense littérature.

Il resterait éventuellement à étudier ces « temples de la consommation » ainsi que l'on appelle, parfois, les grandes surfaces que les foules envahissent rituellement le samedi. Apparemment il y manque par trop la dimension sacrée ; à moins qu'elle y soit très profondément cachée. Le temps nécessaire alors pour la débusquer, en ce qui me concerne, dépasserait la mesure. Mais cette hypothèse renouerait avec le sacré primitif dont on sait qu'il pouvait se manifester n'importe où dans le monde profane et accordait à la nutrition une valeur spirituelle. Dans le même ordre d'idées ne conviendrait-il pas de prêter plus d'attention à cette nouvelle tradition du repas pris en commun après l'office, observable depuis quelques années dans des églises d'obédiences diverses ? Probablement créée dans le but de renforcer la cohésion des fidèles, ne pourrait-on pour autant l'interpréter comme la réintroduction d'un rite antique, et des plus archaïques, signalé par Hérodote ?

Laissant ces questionnements aux philosophes et aux historiens qui s'interrogent sur l'hypothétique mouvement cyclique du monde, ma recherche aujourd'hui s'oriente, dans le droit fil des études urbaines, et sans le moindre paradoxe, vers les eaux, les arbres, les animaux et les plantes ; vers les rapports que l'homme moderne entretient avec la nature, le symbolisme du choix des essences dans les espaces *arborés*, la re-création de mondes en réduction par le biais du végétal soumis aux volontés humaines. S'agit-il d'un regain de faveur pour les cultes antiques ? Sûrement pas. Qu'importe la priorité d'Appolon ou de Dionysos à Delphes, ou même la confusion de Dionysos et de Priape dans leur rôle commun de protecteurs des jardins. Les cultes païens et les dieux de la protohistoire ne me passionnent pas plus que les autres, non plus que la liste infinie des hiérophanies végétales. Plutôt que

l'identification à telle espèce botanique – chêne, bouleau, figuier – il m'importe de savoir que c'était le renouvellement de la vie qui était vénéré et signifié à travers la végétation. La puissance germinative et la régénération, la croissance et l'éclosion, la fertilité qui vous déborde à l'instant où vous oubliez de la contrôler, ont toujours forcé mon admiration. Un arbre massacré à la sève montante, branchages abandonnés aux ronces, au lieu d'être abattu correctement (respectueusement ?) à la sève descendante, m'est une réelle souffrance. L'arbre, de tous temps et partout sacralisé, a perdu sa qualité cosmique, sa multivalence symbolique, et ses liens mystiques avec les hommes. Pourtant le délabrement actuel des forêts, la destruction des haies, et en général celle des écosystèmes, créent une inquiétude qui, écologique ou économique par ailleurs, s'alimente encore aux sources du sacré. Il n'est que de voir la solennité qui entoure la plantation d'un arbre, par exemple dans la cour d'une école, le choix de cet acte pour symboliser une commémoration, ou le respect implicite contenu dans les affiches et dépliants qui appellent au reboisement. Il est tentant de supposer que la conscience religieuse archaïque perdure encore un peu chez certains d'entre nous. Car, si l'on en croit Mircea Eliade dans son *Traité d'histoire des religions*, elle était sagesse : ce n'est pas, dit-il, parce qu'ils étaient l'objet d'un culte que l'arbre, ou la pierre, étaient sacrés. C'est parce que leur puissance ou leur fertilité les avaient rendus sacrés qu'ils furent ensuite le siège d'une divinité. Poursuivant, à propos des cultures archaïques, il écrit : « L'action est en même temps une cérémonie [qui intègre l'homme dans une zone sacrée] et une insertion dans le réel ». Voilà qui ne saurait mieux me convenir. Et Lévi-Strauss, interviewé à la radio au moment où j'écris ces lignes dit que, pour lui, rien n'est plus sacré que la nature. Voilà de quoi être confortée. Je serai bientôt libre de consacrer tout mon temps à cultiver mon jardin. Dédiant au solstice d'hiver l'onglée des petits matins et l'arrosoir aux soirs de juin, vouée aux joies et aux peines de toute saison, je n'aurai d'autre bonheur qu'à chaque printemps le léger brouillard vert du feuillage renaissant.

C. P., C.N.R.S., Laboratoire d'Anthropologie Urbaine